

Bulletin d'histoire politique

Le courage démasqué : récits de la valeur martiale et Grande Guerre (1^{re} partie)

Yves Tremblay



Volume 29, numéro 2, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079775ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079775ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, Y. (2021). Le courage démasqué : récits de la valeur martiale et Grande Guerre (1^{re} partie). *Bulletin d'histoire politique*, 29(2), 251–271.
<https://doi.org/10.7202/1079775ar>

Le courage démasqué: récits de la valeur martiale et Grande Guerre (1^{re} partie)

YVES TREMBLAY

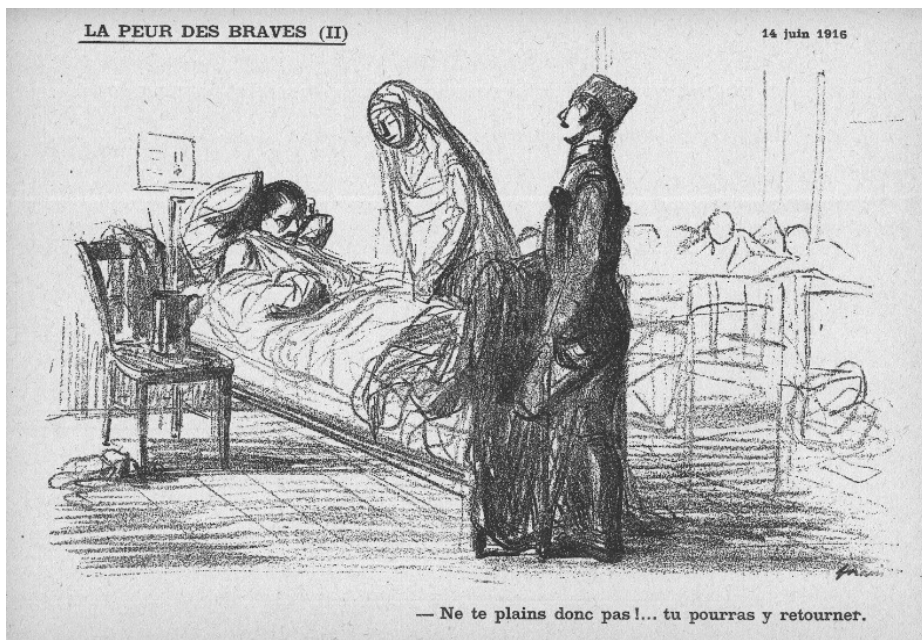
Ministère de la Défense nationale, Ottawa

Et l'on exigeait ainsi des soldats un courage
dont les héros homériques n'avaient même pas idée¹.

La guerre était l'épreuve du courage. Le barde y veillait, l'entretenait. Le courage était si honorable que le héros pouvait même insulter le roi. Ainsi d'Achille à Agamemnon: «Sac à vin! œil de chien et cœur de cerf! Jamais tu n'as eu le courage de t'armer pour la guerre avec tes gens, ni de partir pour un aguet avec l'élite achéenne: tout cela te semble la mort²!» Deux millénaires et demi plus tard, Nietzsche essentialisait encore la valeur martiale: «La guerre et le courage ont plus fait de grandes choses que l'amour du prochain [...] l'homme est quelque chose qui doit être surmonté³».

La sensibilité au courage et la Première Guerre mondiale

On pourrait dire que le courage à la guerre est une vertu assumée dont la valeur est à peu près inentamée dans l'imaginaire jusqu'à la Grande Guerre. Cependant, dans les écrits des combattants⁴, plutôt confidentiels avant 1915-1916 sauf les lettres truquées publiées dans la presse, tôt le courage tend vers l'endurance⁵, se détachant du «fait d'armes» à strictement parler; de la sorte, la vaillance recule devant l'expression d'une autre sensibilité. Ainsi, Henri Barbusse reçoit le Goncourt 1916 pour un roman sans concession sur la guerre des tranchées. À la fin du chapitre éponyme du *Feu*, par la bouche d'un mourant, Barbusse redéfinit courage: «Regardez ceux-là, ils retournent là-bas, et vous aussi vous allez retourner. Ça va



L'une des versions d'une gravure de Jean-Louis Forain (1852-1931), le plus connu des illustrateurs français de 14-18. Forain, âgé de 62 ans, s'était engagé volontaire en 1914 et avait été affecté à la section camouflage. Il pouvait ainsi continuer à dessiner des scènes de genre, dont il était un maître. La version ci-contre est une republication d'un dessin de 1916 (*De la Marne au Rhin : dessins des années de guerre*, Paris, Éditions Pierre Lafitte, 1920, tome I).

continuer pour vous autres. Ah! Il faut être vraiment fort pour continuer, continuer⁶! », une conviction qu'il a eue dès 1915 :

Ceux qui ont fait un acte brillant et, *par chance*, utile, n'ont pas tant de mérite que ceux qui, depuis le début de la campagne, ont accompli sans manquement l'énorme, écrasant et terrible labeur du simple soldat. Ceux-là, soyez-en certain, sont vraiment des héros magnifiques, car je sais ce que ce pur et simple travail signifie de misères, de souffrances, de sacrifices et d'abnégation réelle⁷.

Il y a du courage à endurer, d'où honte du cabotinage patriotique, des « mots gesticulants » dit Genevoix, qui publie en 1915 en feuilleton ses premiers souvenirs de guerre : « notre héroïsme n'est rien, non plus que la lâcheté ou la vilenie des autres : il n'y a que votre [les proches] confiance, et que notre résignation⁸ ».

Chez Barbusse et Genevoix, les choses sont présentées de manière réaliste, et il en est ainsi de la plupart des écrivains combattants dans les an-

nées 1920 et 1930. Le succès des Mémoires d'un Jünger n'y change rien. *Orages d'acier* paraît à compte d'auteur en 1920, devient rapidement un best-seller, mais même si le livre se termine sur la citation à la croix Pour le Mérite, la plus haute décoration pour valeur militaire prussienne, Jünger est moins enthousiaste à la fin de la guerre qu'au début: par exemple, des recrues de 1918, il écrit qu'elles «manifestaient le courage total de l'inexpérience⁹». Ses livres suivants sont plus réflexifs. *Le combat comme expérience intérieure* de 1922 et le moins connu *Sturm* de 1923 se voulaient philosophiques, avec un goût fascisant pour la camaraderie et la virilité, mais l'expérience revient à l'avant-plan en 1924-1925 avec *Le Boqueteau 125*, «journal» d'un mois de guerre de tranchées, et *Feu et sang*, qui concerne quelques journées de combat¹⁰, peut-être le meilleur de la série. *Feu et sang* s'ouvre sur un désenchantement:

Eh bien oui, ce serait mensonge d'affirmer que l'on attend encore avec joie les grandes batailles. C'était peut-être le cas autrefois, lorsqu'on trouvait toujours trop tardif le moment d'en découdre et qu'on avait dans le sang le désir de combattre, comme une nostalgie d'un accomplissement merveilleux. Autrefois, lorsqu'on était encore jeune, et qu'au moment où résonnaient les marches et les chants guerriers le cœur ne pouvait rien imaginer de plus beau que l'ivresse ardente de la bataille et l'action sauvage et virile. Oui, cette magie des armes étincelantes, du sang écumant et du jeu téméraire avec la vie et la mort semblait bien supérieure à tout ce que l'existence pouvait proposer d'autre. Cette époque semble si lointaine¹¹ – et quoi, suis-je donc entretemps devenu vieux? Ridicule! je n'aurais pas encore terminé mes études si la guerre n'avait pas éclaté. Non, je ne suis pas devenu vieux, mais différent. Parfois, il me semble que je suis saturé, entièrement saturé d'expériences et de sang. Et j'ai alors l'impression qu'on nous a vraiment trop demandé, que nous ne pourrions plus jamais nous réjouir du fond du cœur sur cette terre que nous avons bien servie¹².

Maurice Genevoix est plus explicite de la transformation du courage sous le coup des conditions éprouvantes de la Grande Guerre. Une semaine après l'incorporation comme officier de réserve, responsable de 70 hommes, Genevoix écrit ceci de sa première exposition à un tir d'obus: «Soudain, un sifflement rapide qui grandit, grandit... et voilà deux shrapnells qui éclatent, presque sur ma tranchée. Je me suis baissé; j'ai remarqué surtout l'expression angoissée d'un de mes hommes. Cette vision me reste. Elle fixe mon impression¹³.» Dix jours plus tard, le 13 septembre 1914, il consigne:

j'ai ramassé un éclat d'obus contre lequel mon pied a cogné: long de cinquante centimètres, large de quinze, des arêtes coupantes, des dents de scie,

des pointes aiguës. Je considère l'affreuse chose qui pèse à mon bras. Quel énorme obus l'a projetée, rapide et ronflante, faisant se courber les têtes sous son vol ? Cet éclat est de ceux qui tranchent net un bras ou une jambe, arrachent une tête, coupent un homme en deux par le milieu du corps. Et je pense, à le tenir ainsi, lourd et froid, entre mes mains, à un pauvre petit cycliste de bataillon qui fut tué près de nous dans le bois de Septsarges, une jambe décollée à hauteur de la hanche et le bas-ventre broyée¹⁴.

L'abjecte chose et l'impression de terreur déchirent le masque du courage mythique. En date du 20 février 1915, il y a d'insoutenables pages sur la nuit passée dans un entonnoir où se sont concentrés les blessés du reste de son bataillon décimé, dont le chef de Genevoix. Présent pour y recevoir les ordres, le subalterne rapporte une longue nuit à supporter gémissements et plaintes, à observer aux lueurs des explosions une scène comme celle-ci : « Chabeau, la lèvre pendante, la face dure et décolorée, regarde sa jambe morte qui traîne à côté de lui¹⁵ ». Il écrit une lettre après son tour en ligne dans laquelle il raconte que « j'ai été pendant quatre jours souillé de terre, de sang, de cervelle. J'ai reçu à travers la figure des paquets d'entrailles, et sur la main une langue, à quoi l'arrière-gorge pendait¹⁶ ». D'autant significatif que c'est le Verdun de 1914-1915, pas celui de la grande bataille de 1916.

Genevoix était un officier subalterne populaire et un homme instruit. Ses hommes lui demandaient conseil pour leurs lettres. L'un de ses soldats écrit ainsi à sa famille que

Un corps mou et brûlant passe contre moi en m'inondant ; je me remets en entendant des cris ; c'est un quartier de soldat formé de la tête et du bras... Et alors, comme on ne l'a pas encore identifié et qu'il est nécessaire de savoir à qui appartient cette tête sans corps, le lieutenant me demande quel est ce mort. Je prends la tête par les cheveux, dominant mon émotion, et je reconnais le soldat dont je donne le nom¹⁷.

Genevoix publie cette page en 1921 et se sent alors obligé d'expliquer que certains, et lui-même, se libèrent ainsi des visions d'horreur : « Un besoin de vérité les contraignait à écrire, un besoin de mesurer entière la réalité formidable à quoi ils venaient d'échapper, de se répéter à eux-mêmes : "J'y étais, moi. J'ai vécu ça, moi... Et me voici, moi toujours¹⁸." » Expliquons que les correspondants ne sont pas toujours des épouses ou des mères, mais parfois une connaissance à qui l'on peut dire plus – lui, écrivait à Paul Dupuy, secrétaire général de l'École nationale supérieure, où il étudiait¹⁹. Et si Henri Barbusse cachait à sa femme les choses les plus horribles, du moins au début de la guerre²⁰, le père du cavalier Destouches, futur Céline, savait la gravité de la blessure au bras droit de son fils, et qu'en plus celui-ci était

psychologiquement traumatisé: «il ne dort qu'une heure par-ci par-là et se réveille en sursaut baigné de transpiration. La vision de toutes les horreurs dont il a été témoin traverse constamment son cerveau²¹.» Que ces notations fussent publiées ou privées (mais partagées), elles paraissent loin des lieux communs du courage viril d'avant 1916.

Chez les écrivains en général, en excluant ceux qui ont un programme politique comme Romain Rolland (*Au-dessus de la mêlée*, 1915) ou Alain (*Mars ou la guerre jugée*, 1921), le changement de sensibilité s'est également exprimé. Si les détails qui font la force des récits d'un Barbusse ou d'un Genevoix font défaut, on trouve parfois dans la littérature de fiction une grande force. Je ne prends ici qu'un exemple connu qui, à moyen ou long terme, est l'un des plus influents. Le mépris de Virginia Woolf pour l'homme partant en guerre et plus généralement pour ceux qui portaient l'uniforme s'est exprimé tôt chez elle, à propos d'un proche de ses amis masculins, le poète Rupert Brooke, décédé durant la campagne grecque de 1915. Ce mépris, qu'à l'époque des événements Woolf exprimait en privé dans les cercles restreints qu'elle fréquentait²², devint public dans *Mrs Dalloway* (1925). Son hostilité à la guerre y est représentée de deux manières: fameusement dans la maladie psychiatrique du vétéran Septimus Warren, mais aussi par son exaspération pour la commémoration des morts de la guerre dans la scène du cénotaphe de Londres²³. Chez Woolf, le courage est absent, alors qu'il demeure chez les écrivains combattants. Ainsi du plus connu, E.M. Remarque (*À l'Ouest, rien de nouveau*, 1928), où le changement de sensibilité est patent:

Kemmerich est mort. Haie Walrus est mort. Au jour du jugement dernier, on aura du mal à recoller le corps de Hans Kramer, qui a été écrabouillé par un obus; Martens n'a plus de jambes, Meyer est mort, Marx est mort, Beyer est mort, Hämmerling est mort; cent vingt hommes sont couchés quelque part dans les ambulances, la peau trouée; c'est une chose maudite, mais en quoi cela nous touche-t-il vraiment? Nous vivons. Si nous pouvions les sauver, oui, on le verrait, peu nous importerait de risquer nous-mêmes notre peau, nous serions vite en route, car nous avons, quand nous le voulons, un sacré ressort; nous ne connaissons guère la peur, sauf la peur de mourir, mais alors c'est autre chose, c'est physique²⁴.

En ce qui concerne l'effet sur un groupe social, Vera Brittain a exposé de manière émouvante le renversement de perspective dans sa relation de la disparition de quatre jeunes hommes proches tués en 14-18 (son frère, son fiancé et deux amis). Sa perspective est celle d'une pacifiste de la classe moyenne britannique²⁵. Elle y décrit l'anxiété des familles attendant les nouvelles des êtres chers exposés au front. Dans un passage caractéristique du flegme britannique, elle évoque la mort de son frère en Italie, les

lettres de condoléances qui arrivèrent peu après – dont celle d'un témoin direct, citée in extenso et qui rappelle par son style les fiches des circonstances de décès dont je parlerai bientôt. Elle raconte sa quête obsessionnelle de détails supplémentaires auprès de l'officier commandant le régiment, qu'elle harcèle impitoyablement (c'est elle qui le dit), en vain, alors que celui-ci récupère d'une blessure grave à la jambe reçue lors de la bataille qui a tué son frère. Elle voulait une confirmation du genre de mort qu'avait connu ce frère, une mort instantanée ou presque du fait d'une balle de franc-tireur à la tête lui avait-on raconté, alors qu'elle craignait que la vérité fût une mort dans des souffrances atroces dont elle était quotidiennement témoin de par son travail d'infirmière auxiliaire. Elle craignait que les récits transmis aux familles fussent édulcorés pour éviter des peines inutiles²⁶.

Le renversement de perspectives n'est évidemment jamais total. Dans la presse et la littérature populaire, et au cinéma, la construction du courage continue longtemps à être simpliste, au moins jusqu'aux années 1970, avant qu'un revirement significatif et plus largement diffusé devienne dominant durant la guerre du Vietnam²⁷.

On peut écrire un bon roman sur 14-18 sans avoir été soldat. La trilogie *Regeneration* (1991-1995) de Pat Barker est une grande réussite. La représentation reste pourtant celle de la classe moyenne britannique, déjà documentée par des officiers écrivains comme Siegfried Sassoon, Robert Graves et Wilfrid Owen, ou par leur psychiatre, le docteur Rivers, tous personnages plus vrais que vrais sous la plume de Barker. Toutefois, le processus de guérison (chez Barker) ou de naufrage émotionnel (V. Woolf) éloigne du ou des tournants qui sont à la racine de la crise qui fait l'acte courageux. De sorte que malgré talent et effort documentaire, on a l'impression que les écrivains non combattants introduisent une distance sociale et psychologique qui n'existe pas chez un Genevois²⁸.

Amorce du changement de sensibilité dans la seconde moitié du XIX^e siècle

Avant d'en venir aux « anonymes », il faut expliquer que le changement de sensibilité signalé ici s'amorce avant 1914. Durant la Guerre de Crimée (1854-1855), les fils de l'élite issus de la noblesse et de la grande bourgeoisie britanniques qui servaient dans la prestigieuse Brigade légère de cavalerie avaient été décimés à Balaklava en 1854. Le massacre avait suscité l'émoi. Six semaines après l'événement, Tennyson, dans un célèbre poème à la gloire de la brigade, avait manifesté toute la futilité de l'exploit : « Sans que les soldats le sachent, quelqu'un a fait une gaffe²⁹ ». Et dès l'année suivante, Lord Cardigan, qui commandait la cavalerie, dut s'expliquer devant les Communes.

Plus encore que la Guerre de Crimée, la Guerre de Sécession (1861-1865) et la Guerre franco-prussienne (1870-1871) furent les moments clefs du changement de sensibilité qui nous intéressent. Sans être nouvelle, la thématique du courage «socialisé» commence à s'imposer dans l'œuvre d'écrivains qui auront une influence déterminante pour l'avenir. On peut ainsi penser à *La Débâcle* de Zola (1^{re} édition 1892). Le courage socialisé, au sens où il n'est plus l'apanage des héros tels que l'on pouvait les comprendre d'Homère à Walter Scott, caractérise tout le monde, d'une part; d'autre part, il est aussi socialisé parce que le point focal n'est plus un exploit, une rédemption ou un sacrifice librement assumé, comme chez Achille ou Roland, mais plutôt une réaction plus ou moins volontaire, parfois même subie, aux multiples souffrances du quotidien, froid, pluie, faim, maladie, nostalgie du foyer, etc.

La Débâcle ne manque pas de description qui anticipe sur les écrivains-combattants de 14-18, par exemple à propos de l'horreur des blessures causées par l'artillerie moderne; mais il s'y trouve aussi plus qu'un reste de pages édifiantes, par exemple de charges héroïques évoquant le roman de chevalerie, de sorte que le roman de Zola apparaît comme une œuvre de transition où des thèmes antiques s'appliquent à des héros moins charmés. La rupture avec la sensibilité «ancienne» ne s'y réalise pas pleinement comme on le verra plus loin avec Crane ou Conrad; de sorte que Zola demeure un ancien, alors que les deux autres sont modernes. Zola est platement critique au sens politique (contre Napoléon III, contre Thiers), mais sa critique n'a pas la radicalité de placer le problème sur un autre terrain, culturel³⁰.

Sur la guerre de 1870-1871, on peut revenir à Nietzsche qui, avant d'être le philosophe exalté que l'on connaît, avait été un philologue prudent ayant vécu une expérience de guerre dégrisante. Ses lettres de l'automne 1870 montrent un jeune professeur passant de rêves de gloire à malade convalescent sans avoir combattu (ayant renoncé à sa nationalité prussienne, Nietzsche doit servir comme auxiliaire sanitaire), convalescent de la dysenterie ou de la diphtérie (il hésite entre les deux), et affecté de visions traumatisantes («l'atmosphère de ces expériences vécues avait répandu autour de moi comme une sombre brume; pendant un temps résonnaient à mes oreilles d'interminables plaintes³¹») suscitées par les blessés mutilés qu'il a côtoyés durant l'évacuation vers l'arrière. À Richard Wagner, il écrit que la «cohabitation de trois jours et de trois nuits avec de grands blessés a été le plus dur moment de nos épreuves. Tout ce temps-là, j'ai eu à soigner tout seul, dans le misérable wagon à bestiaux où ils gisaient, six hommes gravement atteints, qu'il fallait panser, nourrir, etc. Tous avec des os fracturés, plusieurs avec quatre blessures; de surcroît j'ai constaté chez deux d'entre eux une diphtérie purulente. Que j'aie pu supporter cette atmosphère pestilentielle, même dormir et manger, voilà qui

m'apparaît maintenant comme un tour de force³². » En privé, Nietzsche démasque, du coup « dé-romantise », le courage.

* * *

Le démasquage avançait aussi au grand jour. Joseph Conrad (1857-1924) est l'un des premiers écrivains à cerner la perspective contemporaine et à en faire un projet littéraire largement diffusé et lu. Cette perspective se trouve surtout dans *Lord Jim*. Dans ce roman de 1900, un officier de marine marchande qui a commis une lâcheté se rachète longtemps après lors d'une confrontation avec des pirates. Il reste donc ici un romantisme du rachat étranger à des descriptions des conditions réelles du combat avec des armes modernes. On retrouvera cette obsession du rachat dans l'immense succès populaire que fut *The Four Feathers*, le roman du Britannique A.E.W. Mason de 1902, adapté dès 1915 au cinéma, avec des remakes en 1921, 1929 (dernière version avant le film parlant), 1939 (le film couleur de Zoltan Korda, la mieux considérée des adaptations), 1955, 1978 (télévision) et 2002.

Avec son petit roman sur le courage d'une recrue immergée dans une grande bataille de la Guerre de Sécession, Stephen Crane (1871-1900) est un cas littéraire marquant, à comparer à Conrad. Son livre est d'autant remarquable que Crane n'a jamais combattu, et ne connaîtra les guerres par son travail de reporter qu'après la publication de *L'insigne rouge du courage* en 1895³³. On sait que l'une des motivations de Crane à écrire ce livre était le doute qu'avaient suscité chez lui les récits d'anciens combattants, paraissant par dizaines et centaines dans les années 1870, 1880 et 1890 : « Je me demande si certains de ces types ne disent pas vraiment ce qu'ils ressentaient durant la bagarre³⁴. » La réponse de Crane est une étude des ressorts psychologiques et des effets physiologiques³⁵ de la peur et du courage difficile à surpasser aujourd'hui.

On peut segmenter le roman en phases inégales par la durée et correspondant aux états « courageux » et « lâche » du personnage principal : phase d'idéalisation pendant l'adolescence, alors que le personnage s'imagina en héros et rêve de gloire (première moitié du chapitre 1) ; excitation à compter de l'incorporation, ici volontaire, puis premier moment d'angoisse durant l'entraînement (seconde moitié du chapitre 1 et chapitre 2) ; tension de l'attente avant le baptême du feu (chapitre 3) ; pic d'angoisse avec excitabilité d'humeur (chapitre 4) ; accroissement de la conscience des bruits et sensation de confusion propre au champ de bataille, qui enveloppent l'individu et le coupe de la masse, à part les compagnons à proximité (chapitre 5) ; moment de terreur s'exprimant par un cri, puis panique et fuite (chapitre 6) ; satisfaction d'avoir échappé à une mort certaine (du point de vue du personnage) avec ratiocinations sur un compor-

tement pas encore considéré comme honteux, et propension à accuser les autres ou les institutions de la situation déplorable où l'individu s'est trouvé (chapitre 7); reprise de contact avec la réalité s'accompagnant du pénible sentiment d'avoir abandonné les compagnons, puis l'idée réfléchie de sa propre culpabilité grandie (chapitres 8-10); finalement, honte de s'être mal comporté (remarquable chapitre 11); retour à une « normale » au sens où le sujet, ayant exploré les limites de la décomposition morale, a acquis du contrôle sur soi dans des circonstances qui ne peuvent plus le surprendre comme auparavant, sorte de guérison favorisée par la sollicitude des compagnons, le récit de leurs aventures créant une expérience commune, par un épisode positif (ici une escarmouche) imprévu réduisant la période d'angoisse à un temps très court (chapitres 12-17); rachat (chapitres 18-23); le combattant sinon endurci du moins changé est devenu au bout du compte conscient que l'idéal héroïque d'une « gloire parfaite » lui échappera à jamais et aspire dorénavant au repos (chapitre 24 et dernier). Chaque station a une durée psychologique différente de la durée chronométrée, car si l'expérience centrale de la panique et de la fuite se compte en minutes, mais sont ressenties comme ne devant jamais finir, les expériences d'avant prennent objectivement des années et des mois, celles d'après des heures et des jours. Chez Crane, comme chez Conrad, la peur est l'autre visage du courage. Toutefois, Crane met vraiment en scène le courage martial ou ce qu'il en reste, dans la fumée, le vacarme et la saleté, d'une manière qui nous rapproche de la guerre de 14, environnement physique et psychologique sur lequel l'imagination travaille, alors que chez Conrad, l'angoisse est d'abord dans l'imagination du héros.

Le schéma de Crane semble pertinent, sauf sur un point majeur : la dimension du temps. En effet, Henry Fleming, plus souvent désigné par l'expression « le jeune soldat », est un nouvel enrôlé membre d'un régiment tout juste levé. C'est sa première bataille, qui durera deux journées ; le premier jour, il abandonne le champ de bataille en panique, le second, il fait figure de héros. Or, on l'a vu, le courage en 14-18 s'inscrit plutôt dans la durée, car les batailles sont des affaires de plusieurs semaines et la guerre se prolonge pendant quatre années et demie. Mais Crane pense qu'après seulement deux jours de combat intense le régiment de Henry est au bord de l'épuisement physique et mental. Comment va-t-il durer ? Si dans la charge finale Henry et ses compagnons montrent du courage, qu'en sera-t-il six mois ou un an plus tard ? Chez Conrad au contraire, du moins dans *Lord Jim*, la peur ne se transforme en courage qu'au fil d'un processus de quelques années ponctuées de plusieurs nouvelles expériences. Si les rédemptions de Henry et Jim suivent le même parcours, la dimension temps n'y est donc pas du même ordre de grandeur³⁶. Le narrateur de Conrad pose d'ailleurs une question qui implique que la solution au problème de la peur, donc du courage, ne se situe pas en dehors de

l'expérience, donc du temps, de la situation et de la personnalité, parce qu'il est impossible de résoudre une fois pour toutes le problème : « Comment tuer la peur, je me le demande ? Comment tuer un spectre d'une balle en plein cœur, trancher sa tête de spectre, le prendre à sa gorge de spectre³⁷ ? »

Il y a un cas exceptionnel d'écrivains-combattants qui racontent le tournant dans la sensibilité alors qu'il le vit. Jean Norton Cru (1879-1949), obscur professeur de littérature française en Algérie et aux États-Unis, est seulement connu pour être l'auteur de *Témoins : essai d'analyse et de critiques des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, paru en 1929, où il classe les souvenirs en fonction de leur vérité (Genevoix l'emporte³⁸) et en donne des extraits. Il doit défendre ses choix l'année suivante dans un petit livre où il formule une critique de la fabrication de l'héroïsme militaire par l'État national, la presse et la littérature populaire³⁹. Or dans une longue lettre à sa sœur Hélène du 16 avril 1917, deux mois après avoir quitté l'infanterie pour devenir interprète près l'Armée britannique, il annonce ses travaux ultérieurs sur le témoignage et fait une histoire de la représentation qu'il avait du courage martial à l'enrôlement, représentation qu'il n'a plus. En voici les extraits les plus significatifs :

Si au bout de six mois de tranchées j'avais voulu dire franchement ce que je pensais, tu m'aurais vu émettre des opinions encore tout entachées de ces idées préconçues, livresques, traditionnelles, qui constituent ce que j'appelle la légende de la guerre. Ce n'est que peu à peu que j'ai remplacé ces dogmes par des faits d'expérience, et mon 28^e mois (janvier dernier) a dissipé encore quelques vestiges d'illusions qui me restaient. [...]

Je suis venu sur le front avec ces idées toutes faites puisées dans les histoires anecdotiques, les récits de guerre, les biographies de fameux soldats, les chroniques de la presse sur la guerre actuelle. [...]

Dès le début j'ai eu peur et j'en ai ressenti une profonde humiliation. [...] Au bout de plusieurs mois, je me suis dit que je n'étais pas de l'étoffe dont on fait les soldats [...]. Autour de moi, cependant, je voyais la peur avec évidence chez la majorité [...]. Mais les idées toutes faites sont vivaces. Je conclus que le sort m'avait placé dans une compagnie d'hommes bien ordinaires, dans un régiment incapable de grandes actions [...]. Il reste encore des héros dans notre France, me disais-je [...] Eh bien, Hélène, je suis allé à Verdun l'été dernier, j'y ai vu beaucoup de régiments fameux, j'y ai combattu et j'ai commencé à voir clair. [...] Ces demi-dieux sont des hommes. Ils ont à leur actif de brillantes victoires. Mais cela ne les empêchait pas d'avoir peur [...].

La peur est naturelle, bienfaisante, à condition qu'on sache la brider, l'empêcher de vous rendre momentanément fou. Comme la douleur physique, elle est

préservatrice, elle est une grande force inhibitrice qui nous empêche de courir à notre perte, en aveugles, en indifférents. Je crois que l'homme sans peur, le guerrier impavide, n'existe pas, car il ne saurait vivre, il tomberait aux premiers coups. Un des premiers devoirs d'un soldat est de ne pas s'exposer sans motif.

La dimension du temps est pleinement restituée ici et on voit bien la dialectique peur/courage ; Crane et Conrad sont en quelque sorte réconciliés par Cru.

Les réflexions des littéraires sur la maîtrise de la peur rejoignent la production scientifique. Un peu comme chez les écrivains combattants, des médecins aux armées ont publié des réflexions sur l'effet des pertes en tués et en blessés dès la guerre, dont les plus connus du domaine français sont Élie Faure et Georges Duhamel. Faure élabore longuement sur l'existence du courage militaire, considérant que « la jeunesse et la santé conditionnent cette bravoure », un peu comme avec l'inexpérience de Jünger, puis note de manière peut-être plus intéressante le rôle du hasard, c'est-à-dire le fait d'être frappé ou non par un éclat d'obus lors des bombardements intenses et quasi quotidiens de 1914-1918. Dès lors, ce que les guerriers appellent la bravoure relèverait plutôt du calcul des probabilités. Le courage est donc autre chose que bravade et il est faux que les guerriers « meurent en souriant⁴⁰ ». Dans deux romans publiés avant la fin de la guerre, *Vie des martyrs* (1917) et *Civilisation* (1918, Prix Goncourt), Duhamel se fait plus clinique que Faure, décrivant le travail hospitalier du point de vue du personnel de soin et des blessés dans le premier, inventant un narrateur brancardier dans le second, dénonçant dans les deux la boucherie et les manquements des institutions sanitaires⁴¹.

L'ouvrage le plus connu d'un médecin sur le courage martial est toutefois le livre de 1945 de Lord Moran, *The anatomy of courage*, résultat des observations de celui-ci alors qu'il était médecin d'un bataillon d'infanterie durant la Première Guerre mondiale⁴². Le livre est longtemps demeuré une lecture pour militaires, car Moran y propose un mode de gestion de la peur qui permet aux subalternes de mener leurs hommes au combat. Ses observations sont contemporaines des recherches des physiologistes et cliniciens britanniques Cannon, McDougall et Langley, une sorte d'école physiologico-sensorielle qui s'opposait à une école plus purement psychologisante que représentait, toujours à l'époque, le psychologue américain William James. On était au début de la recherche sur les transmetteurs chimiques des sensations et des effets des hormones sur le comportement, en particulier l'adrénaline⁴³.

Concluons ces réflexions théoriques en disant que dans les décennies précédant la Grande Guerre, dans la littérature et dans la science, la peur est de plus en plus conçue comme l'état normal, le courage un moment, les circonstances étant décisives.

Le courage dans une source administrative

Dans un livre récent sur les accidents du quotidien (les mésaventures à la maison et sur la place publique, les accidents de travail, les meurtres et les suicides), l'historien britannique Craig Spence a repris une division tripartite des sources inspirée de Clifford Geertz et de Malcolm Gaskill. Au premier niveau se trouvent des sources normatives, lois, règlements, ordres, prescription morale⁴⁴, qui permettent d'appréhender «les choses comme elles auraient dû être»; le second niveau, celui «des choses comme elles semblaient être aux contemporains» est celui des réminiscences individuelles, Mémoires et souvenirs, récits populaires⁴⁵; le troisième est celui des sources administratives, archives de l'état civil, archives judiciaires, archives de l'État et des institutions publiques comme les hôpitaux, qui peuvent suggérer ce que «les choses furent réellement». En naviguant à travers ces trois niveaux, l'on peut, estime Spence, progresser d'une description de surface (*thin description*) vers une description plus consistante (*thick description*). Consistante non pas au sens de beurrage stylistique ou propagandiste, mais de description précise et en profondeur du réel, ce qui revient pour nous à tout raconter ou presque, même l'horreur, comme Genevoix savait le faire.

Il existe donc des sources administratives (troisième niveau) non normatives (premier niveau) qui narrent des expériences individuelles (second niveau). Pour fuir le mince donc, l'appréhension de ce que vit le témoin-acteur peut être réalisée avec les archives renseignées que possède l'État moderne, car contrairement à ce que Conrad pouvait penser, que «l'atmosphère bureaucratique est capable de tuer tout ce qui respire l'air de l'effort humain, d'éteindre tout aussi bien l'espoir que la peur dans la suprématie de l'encre et du papier⁴⁶», une information abondante et précise sur des centaines et des milliers de courageux soldats de la Première Guerre mondiale existe dans les archives administratives. La représentation n'a donc pas à être l'idée qu'une minorité prête aux masses, comme chez les *middleclass women* Woolf ou Brittain, car on peut trouver l'expression aussi peu représentée que possible du courage chez ceux qui ont dû en avoir pour continuer à endurer. Il s'agit de consulter les bonnes sources.

Dans les archives du Corps expéditionnaire canadien, ou CEC, se trouve une série de registres dans lequel l'autorité militaire a voulu décrire la mort de *chacun* de ses soldats allés outre-mer, essentiellement ceux ayant séjourné sur les champs de bataille du front Ouest, en Belgique en 1915-1916 et en France de 1916 à 1918. Tout y est représenté, jusqu'au tréfonds des angoisses les plus abyssales de l'humain.

Dans les «Registres des circonstances de décès», les morts accidentelles et les décès survenus de maladie ou de blessures y sont presque toujours documentés, car il est de règle de citer les enquêtes sur les acci-

dents et les dossiers médicaux. C'est évidemment plus difficile pour la mort au front, qui représente plus de 70 % des décès, car il était difficile de rassembler les témoignages du fait de l'environnement hostile. Mais dans peut-être 15 % des cas de morts au front, des témoins fournissent des détails. Cela fait tout de même quelques milliers de fiches. Dans celles-ci se trouvent des récits d'acte de courage. On ne donne pas les raisons pour lesquelles l'autorité militaire canadienne s'est lancée dans cette entreprise colossale, mais on peut s'y faire une idée de la méthode employée⁴⁷.

Un exemple suffira ici. Voici ce que rapporte le major D.A. McKinnon, commandant la 36^e Batterie d'artillerie de campagne, à propos des circonstances dans lesquelles le canonnier George McDonald a reçu une blessure mortelle :

Dans la nuit du 27 septembre 1918, la 36^e Batterie a déplacé des pièces vers l'avant au village de Bourlon. Les attelages et les avant-trains ont été ramenés vers la ligne arrière en pleine noirceur et c'est alors que l'ennemi a tiré une salve sur le chemin. Le canonnier McDonald guidait les attelages à ce moment-là et il a été grièvement blessé par un obus qui a explosé près de lui. Il a reçu les premiers soins puis a été rapidement transporté jusqu'au poste de secours avancé. Quelques jours plus tard, une notification de l'hôpital a été reçue à l'effet qu'il est décédé de ses blessures. Parmi ceux qui étaient présents lors de la blessure sont les lieutenants A. Livingstone et G.B. Alexander, et les matricules 301 147 caporal Geo. Wyld et 470 243 conducteur J. Wyld⁴⁸.

L'entrée correspondante dans le Registre de circonstances de décès se lit elle de la manière suivante :

Mort de ses blessures. Dans la nuit du 27 septembre 1918, il a été grièvement blessé à l'estomac par les tirs ennemis alors qu'il guidait les attelages et les avant-trains vers la ligne arrière après que les pièces de la 36^e Batterie fussent avancées au village de Bourlon. Le retour s'était fait dans l'obscurité et l'ennemi a tiré une salve sur le chemin qu'ils empruntaient. Les premiers soins lui furent rendus, puis il a été immédiatement porté au poste de secours avancé et de là à l'Ambulance de campagne n° 30 où il est décédé le jour suivant.⁴⁹

Outre la plus grande concision, un style plus soutenu avec utilisation de temps du passé plus rares, la rédaction finale ajoute des précisions sur la nature de la blessure et le moment du décès. Il y a ici réussite à obtenir des témoignages circonstanciés et authentifiés même si le nom des témoins est sacrifié dans le registre.

On peut certainement dire que les rédacteurs des fiches des registres appartiennent à l'univers des militaires et fonctionnaires dépendant des services de l'adjudant-général (le responsable des services du personnel),

du Directeur des archives militaires (qui délivrait les certificats de décès) et du Directeur des successions militaires. Les registres des circonstances de décès sont donc un remarquable compendium de mises en récit de la mort par accident et de la mort des « anonymes » au combat, et des souffrances des mourants, parfois du courage, presque jamais de la lâcheté. C'est une source aisément accessible – l'une des premières sources massives mises en ligne par les archives canadiennes du fait de la demande des généalogistes et des historiens militaires amateurs –, mais en même temps une source peu connue.

* * *

C'est en soi une question historique que le souci de documenter la mort « d'anonymes » en mobilisant des milliers d'informateurs de bonne volonté, une question qu'a posé et résolu de manière satisfaisante l'historien américain Thomas W. Laqueur dans un ouvrage publié en 2015 sur le traitement des dépouilles mortelles à l'époque moderne et contemporaine.

Laqueur introduit le concept de « nécronominalisme » pour qualifier un tournant sociologique advenant à peu près durant les guerres de Sécession et de 1870, et atteignant une échelle supranationale à partir du milieu de la Première Guerre mondiale : la reconnaissance d'un droit universel d'être nommé dans la mort, d'être pleuré en tant que personne singulière identifiée par son nom ; et en quelque sorte, du droit personnel et non anonyme au dénouement d'une vie⁵⁰. Laqueur date l'universalité du nécronominalisme de la seconde moitié de la Première Guerre mondiale et des années qui suivent immédiatement. Cet avènement est certes préparé par la constitution d'état civil normé par les Églises et les États au début de l'époque moderne, et rendu vraiment possible par la création de grands dépôts d'archives publiques contenant des listes et des archives nominatives de toutes sortes, qui fournissent des détails et qu'on peut croiser⁵¹. Mais Laqueur considère que c'est en 1916, avec les batailles de Verdun pour la France et l'Allemagne et de la Somme pour l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les Dominions, que commencent des efforts sans précédent pour documenter le sort de *tous* les soldats, y compris les portés manquants ou ceux dont la dépouille n'a pu être identifiée. De sorte que même en l'absence de corps, la commémoration nominative est possible, et que les monuments « nationalistes », comme les cénotaphes, ont la compétition des monuments locaux, des grands monuments aux morts sans sépulture (Mémorial de Thiepval, Porte de Menin, monument de Vimy, etc.) et des cimetières de concentration parce que ceux-ci sont nominatifs, contrairement à ceux-là. L'effort colossal demandé en termes de ressources, fournies le plus souvent par les États, mais aussi par des associations volontaires et des particuliers, est souligné par Laqueur⁵².

On peut sans forcer inscrire le projet canadien des registres de circonstances de décès dans l'avènement du nécronominalisme. Qui sont les informateurs, quand ils ne sont pas des médecins ou des infirmières rédigeant les rapports médicaux utilisés dans les fiches pour les cas des blessés qui meurent après évacuation? La fiche sur la mort du soldat Charles Lawrence indique «qu'aucun des membres de la compagnie d'infanterie à laquelle appartenait le défunt n'est en mesure de donner de l'information sur la manière dont il a fait connaissance avec la mort», car le jour de sa mort (29 septembre 1918) son bataillon (le 72^e) était engagé dans de violents combats⁵³. La connexion entre les témoins des circonstances et les responsables de la dactylographie restent obscures (peut-être rejoints grâce aux associations régimentaires en cours de création), même si des *modèles* sont visibles lorsqu'on lit les fiches à la queue leu leu (habitudes des dactylographes, qui n'emploient pas de manière uniformisée l'interligne, les guillemets et les majuscules; impression de copier-coller dans les fiches proches d'un même registre; des expressions idiosyncrasiques qui donnent l'impression d'un auteur fatigué dictant à un secrétaire; etc.). À la fin de l'enquête, qui semble avoir été stoppée en 1920, les décès de la plupart des militaires tiennent majoritairement de trois formules stéréotypées, utilisées des milliers de fois et dénotant le manque d'information: «killed in action» (tué au combat), «died of wounds» (mort de ses blessures) ainsi que des variations sur «missing now presumed dead» (porté manquant et maintenant présumé mort). Parfois, comme on vient de le voir, s'y ajoute un motif du manque d'information⁵⁴, généralement l'intensité des combats au moment de la disparition, ou l'état déplorable du terrain parsemé de cratères, ou une mer de boue comme à Passchendaele, ou encore, la pulvérisation du corps par l'explosion d'un obus⁵⁵.

Le nécronominalisme coïncide chronologiquement avec la tendance à envisager le courage comme endurance; cela n'est pas fortuit, mais forme deux aspects de l'avènement d'une sensibilité plus grande aux souffrances des humbles.

À suivre

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Ernst Jünger, *Sturm*, in *Journaux de guerre I. 1914-1918*, éd. de Julien Hervier, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2008 (éd. orig. 1923), p. 656. Il s'agit d'une traduction de Philippe Giraudon empruntée aux Éditions Viviane Hamy, 2005, p. 27.
2. *Iliade*, chant I, trad. de Paul Mazon révisée par Louis Bodin, Paris, Les Belles Lettres, 2019, p. 27.
3. «De la guerre et des guerriers», *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. de Maurice de Gandillac, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Idées», 1981, p. 65.

4. Sur les écrivains combattants, voir d'abord l'étude de Paul Fussell, *The Great War and Modern Memory*, Oxford, Oxford University Press, 2000 (éd. orig. 1975), xiii-368 p. Fussell étudie surtout les Britanniques et accessoirement les Américains et les Allemands. Panorama plus représentatif dans l'anthologie d'Antoine Compagnon et Yuki Murakami, *La Grande Guerre des écrivains, d'Apollinaire à Zweig*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2014, 840 p.
5. Ariane Charton s'exprime ainsi à propos de l'héroïsme dans un petit livre sur le glissement de la notion de « héros » au sens du guerrier exceptionnel de Homère à celle de personnage principal d'un récit, d'où la tentation de réhabiliter les héros, mais dans un sens compatible avec l'expérience de la Première Guerre mondiale (*Petit éloge de l'héroïsme*, Paris, Éditions Gallimard, 2014, p. 62 et 68-69). Le corpus est tiré du domaine français de 14-18.
6. Henri Barbusse, *Le feu : journal d'une escouade, suivi du Carnet de guerre*, Paris, Le Livre de Poche, 2003 (éd. orig. 1916), p. 301.
7. Henri Barbusse, *Lettres à sa femme 1914-1917*, Paris, Buchet-Chastel, 2006, p. 188, première de deux lettres du 20 juin 1915. Je souligne.
8. Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2005 (d'après l'édition définitive de 1950), p. 765. Genevoix parle de « résignation » dès septembre 1914 (p. 78 et 89). « Sous Verdun » et les récits qui suivent pour former *Ceux de 14* ont originellement parus entre 1916 et 1923. Sur les limites de l'endurance, voir Robert Engen, « Force Preservation : Medical Services », dans Douglas E. Delaney et Serge Marc Durflinger (dir.), *Capturing Hill 70 : Canada's Forgotten Battle of the First World War*, Vancouver, UBC Press, 2016, p. 162-186.
9. Les livres de guerre de Jünger sont disponibles en de nombreuses éditions françaises, surtout chez Christian Bourgois. Par commodité, je cite la Pléiade. E. Jünger, *Orages d'acier : journal de guerre*, dans *Journaux de guerre I*, op. cit., p. 257.
10. *Le combat comme expérience intérieure* (éd. orig. 1922), *Sturm* (1923), *Le Boqueteau 125 : chroniques combats de tranchée en 1918* (1924) et *Feu et sang : bref épisode d'une grande bataille* (1925) suivent *Orages d'acier* dans la Pléiade. Il s'agit d'amplifications de chapitres d'*Orages d'acier*.
11. Neuf ans presque jour pour jour lorsque ce récit est publié la première fois. Jünger a 29 ans.
12. *Feu et sang* dans *Journaux de guerre I*, op. cit., p. 425.
13. Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, op. cit., entrée du 1^{er} septembre 1914, p. 25.
14. *Ibid.*, p. 75. Un aide-médecin français a la même franchise dans ses souvenirs seulement publiés en 2001 : Lucien Laby, *Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914 – 14 juillet 1919*, avant-propos de Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Hachette Littératures, 2003 (éd. orig. 2001), 359 p. De manière répétée, Laby associe souffrance de blessés horriblement mutilés et courage, telle la p. 169 : « Le caporal Picard a le bas-ventre enlevé ; bravoure extraordinaire. » Audoin-Rouzeau s'étonne du sang-froid avec lequel Laby rapporte ces horreurs (p. 22-25).
15. Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, op. cit., p. 695. Toute la description des p. 690 à 696 pourrait être citée. Genevoix parlait déjà d'une nuit à supporter les plaintes le 22 septembre 1914 (p. 93-94).
16. *Ibid.*, p. 707.

17. *Ibid.*, p. 709-710, anecdote non datée mais de février 1915. Autre identification macabre le 9 septembre 1914 (p. 45) : « Il y a des cadavres autour de nous, partout. Un surtout, épouvantable, duquel j'ai peine à détacher mes yeux : il est couché près d'un trou d'obus. La tête est décollée du tronc, et par une plaie énorme qui bée au ventre, les entrailles ont glissé à terre : elles sont noires. » Le sergent enquête et fait rapport à Genevoix (p. 47) : « Nous avons cherché à son poignet, à son cou, vous savez, celui qui avait la tête arrachée. J'ai mis mes mains là-dedans. Je n'ai rien trouvé. Le porte-monnaie est à lui. »
18. *Ibid.*, p. 710.
19. Sur la relation décisive pour l'écriture de *Ceux de 14* entre Dupuy et Genevoix, et en général sur l'écriture du roman, voir la première biographie bien informée de Genevoix parue récemment : Aurélie Luneau et Jacques Tassin, *Maurice Genevoix, biographie*, Paris, Flammarion, 2019, p. 77-97. Sur la retenue de Genevoix dans ses lettres à ses parents comparée à la franchise dans celles à Dupuy, voir la p. 59.
20. Comparez les lettres de Barbusse à son épouse de janvier 1915 à l'entrée du 9 janvier 1915 de son carnet de guerre : « D.... frappé à la tête, le crâne ouvert, râle [...] G..., bras coupé, crie qu'on lui bande le bras » (*Lettres à sa femme 1914-1917, op. cit.*, p. 31). Roland Dorgelès, l'auteur de *Les Croix de bois* (1919), tient du milieu entre Barbusse et Genevoix dans ses lettres à sa femme (Antoine Compagnon, *La Grande Guerre des écrivains, op. cit.*, p. 181, 185 et 187, lettres des 1^{er}, 4 et 11 juin 1915). Par contraste, le lieutenant Jean Brillant, 22^e Bataillon canadien-français, dont je parle plus loin, s'autocensurait lorsqu'il écrivait à ses frères ou à sa mère (Luc Bertrand, *Le dernier assaut : la vie du lieutenant Jean Brillant, VC, MC*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2020, p. 99).
21. Lettre de Fernand Destouches à son frère Charles du 5 novembre 1914, dans *Choix de lettres de Céline et de quelques correspondants (1907-1961)*, éd. de Henri Godard, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009, p. 121.
22. Virginia Woolf, *Journal intégral 1915-1941*, trad. de Colette-Marie Huet et Marie-Ange Dutartre, Paris, Éditions Stock, 2008, entrée du 27 juillet 1918, p. 169 : « il était jaloux, maussade, instable, ce que je savais, mais qu'il m'est difficile d'écrire ». Voir aussi les lettres à Molly MacCarthy du 4 décembre 1919 (Nigel Nicholson et Joanne Trautman, *The Letters of Virginia Woolf, volume II : 1912-1922*, New York, Harcourt Brace Jovanovitch, 1976, p. 407), à Gwen Raverat du 8 avril 1925 et à Vanessa Bell d'août 1927 (*A Change of Perspectives ; the Letters of Virginia Woolf, volume III : 1923-1928*, Londres, The Hogarth Press, 1977, p. 178 et 415).
23. Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*, précédé d'une étude de Bernard Burgière, « En relisant Mrs Dalloway », Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2008, p. 126-127. On trouve dans la longue étude en préface une analyse de l'antimilitarisme dans le roman, p. 16-21. Par ailleurs, la maladie de Septimus est faite d'un amalgame provenant des rapports que fit la commission du Parlement sur le *shell shock* de 1922 et des symptômes de la maladie psychiatrique de V. Woolf. Voir la démonstration convaincante dans l'édition collationnée aux manuscrits de *Mrs Dalloway* de Stella McNichol, précédée d'une étude d'Elaine Showalter, Londres, Penguin, réimpr. 2000 (1991-1992), p. xxxvi-xliv.

24. Erich Maria Remarque, *À l'ouest rien de nouveau*, trad. de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, Paris, Le Livre de Poche, 2005, p. 108.
25. Après avoir lu le télégramme annonçant la mort de son frère, elle blâme la bonne de n'avoir pas pressé les mouchoirs... Vera Brittain, *Testament of youth*, Londres, Arrow Books, 1960 (éd. orig. 1933), p. 311.
26. «At that stage of the War [été 1918] the company commanders on the various fronts were so weary of writing gruesome details to sorrowing relatives, that the number of officers who were instantaneously and painlessly shot through the head or heart passed the bounds of probability» (*ibid.*, p. 315). On remarque qu'elle parle seulement des officiers... Brittain se rallia finalement à l'idée d'une mort sans douleur de son frère. Voir aussi les lettres qu'écrivent Maurice Genevoix et d'autres témoins à la famille du lieutenant Porchon, tué le 20 février 1915 : Robert Porchon, *Carnet de route, suivi de lettres de Maurice Genevoix et autres documents*, Paris, Éditions de La Table Ronde, 2008, p. 155 («tué sur le coup, mort sans agonie» écrit Genevoix), mais p. 195, l'adjudant Germain note dans son carnet que Porchon a reçu un obus de 77 en pleine poitrine, ce qui implique que le corps a été déchiqueté, chose cachée à la famille. Sur la rédaction de ses lettres, voir l'approche ironique de William March, *Compagnie K March*, Paris, Gallmeister, 2013 (éd. orig. 1933), p. 94-95. Le soldat qui rédige et tape les lettres de condoléances pour le commandant de compagnie en a un jour assez et décide de dire la vérité sur une mort en grande souffrance. Puis il se ravise, déchire le premier texte, et tape une lettre apaisante. Sur la standardisation des formules, voir un autre passage ironique dans Frederic Manning, *Nous étions des hommes*, Paris, Éditions Phébus, 2002 (éd. orig. 1929), p. 46. Les lettres de condoléances se trouvent rarement dans les dossiers canadiens, car elles parvenaient aux familles sans prise de copie, pour motif de confidentialité.
27. Peter Kindsvatter, *American Soldiers: Ground Combat in the World Wars, Korea and Vietnam*, Lawrence, University of Kansas Press, 2003, p. 2 et suiv. Cette étude jauge les effets de films mettant en vedette Audie Murphy et John Wayne, concluant que pour toutes les générations il y a des héros, qu'en conséquence le recrutement ne pose pas problème sauf en cas de conscription.
28. Voir la discussion entre René Girard et Benoît Chantre (*Achever Clausewitz*, Paris, Flammarion, coll. «Champs», 2011, p. 326-327), où Girard oppose l'héroïsme glorifié ou stigmatisé à celui des survivants qui témoignèrent plus tard («Ils disent qu'ils ont fait ce qu'il fallait faire. Un point c'est tout.»).
29. Extrait de «The Charge of the Light Brigade», poème publié d'abord dans *The Examiner* le 9 décembre 1854, ici traduit par l'auteur anonyme de l'article Wikipédia français sur la Charge de la Brigade légère. Plusieurs versions omettent ces vers de la seconde strophe (dans l'original : «Not though the soldier knew/Someone had blundered»). Version complète à <poetryfoundation.org>.
30. Sur l'évolution des thématiques dans l'écriture de la guerre, voir l'anthologie didactique commentée d'Adrienne D. Hytier, *La guerre*, 2^e éd., Paris, Bordas, 1985, chap. I. Dans ce chapitre introductif, elle écrit (p. 238) : «La description de l'odeur d'un champ de bataille se trouve presque inmanquablement dans les récits de guerre depuis 1870.» Elle parle de 1870 parce qu'elle s'intéresse

- surtout au domaine français, mais elle aurait pu parler de 1855 si elle avait étudié l'Angleterre ou 1865 si son corpus avait été américain.
31. Lettre à Carl von Gersdorff du 20 octobre 1870, *Correspondance II, avril 1869 – décembre 1874*, trad. de Jean Bréjoux et Maurice de Gandillac, Paris, Éditions Gallimard, 1986, p. 140; lettre à Friedrich Ritschl du 21 septembre 1870 (*ibid.*, p. 135): « aujourd'hui encore j'ai à me battre contre les images de ces semaines et le son des plaintes que je ne cesse de réentendre ». À rapprocher de Genevoix, *op. cit.*
 32. Lettre à Richard Wagner du 11 septembre 1870, *ibid.*, p. 134. Dans la lettre à sa mère du même jour, il parle de blessures gangrénées (*ibid.*, p. 131).
 33. Stephen Crane, *L'insigne rouge du courage*, nouv. trad. de Pierre Bondil et Johanne Le Ray, Paris, Éditions Gallmeister, 2019, postface des traducteurs, p. 207.
 34. « I wonder that some of these fellows don't tell how it felt in those scrapes », mot de Crane cité par Shelby Foote dans son introduction à *The Red Badge of Courage: an Episode of the American Civil War*, New York, Modern Library, 1993, p. xiii.
 35. Qu'on trouve aussi chez Zola: malaise à « l'épigastre » (*La Débâcle*, éd. commentée et augmentée de documents, Paris, Pocket, 1993, p. 239), bouleversement d'entrailles (*ibid.*, p. 247), « ceinture de la peur » aux côtes (p. 290), révolte des muscles (p. 295), malaise à l'estomac et nausée (p. 344). *La Débâcle* et *L'insigne rouge* sont presque contemporains.
 36. Rappelons que Crane admirait Conrad, qu'il l'a assidûment fréquenté lors de son séjour en Angleterre. *The Red Badge of Courage* était paru avant leur rencontre et Conrad appréciait beaucoup le roman. Le décès prématuré de Crane en 1900 a profondément touché Conrad, qui s'est alors déterminé à finir *Lord Jim*. Cette relation est bien expliquée dans l'article « Lord Jim » du Wikipédia français.
 37. Joseph Conrad, *Lord Jim*, trad. de Henriette Bordenave, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1982 (éd. orig. 1900), p. 387. Tout le livre est la réponse de Conrad à cette question formulée au chapitre XXXIII.
 38. Aurélie Luneau et Jacques Tassin, *op. cit.*, p. 81.
 39. Jean Norton Cru, *Du témoignage*, Paris, Éditions Allia, 2008 (éd. orig. 1930), 123 p., surtout le chap. II.
 40. Élie Faure, *La Sainte Face, suivi de lettres de la Première Guerre mondiale*, Paris, Éditions Bartillat, 2005 (éd. orig. février 1918), p. 231-243. À rapprocher de la lettre de Barbusse, *op. cit.*
 41. Je n'ai pu trouver d'exemplaires accessibles de *Vie des martyrs* et de *Civilisation*.
 42. Lord Moron (Charles McMoran Wilson), *The Anatomy of Courage*, nouv. éd., New York, Carroll and Graf Publishers, 2007 (éd. orig. 1945), xxvi-212 p.
 43. On trouvera un aperçu de ces recherches dans Roselyne Rey, *Histoire de la douleur*, Paris, Éditions La Découverte, 2011 (éd. orig. 1993), p. 335 et suiv. Elle y analyse en particulier un livre du physiologiste britannique Walter B. Cannon, *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear and Rage*, publié en 1915. Voir aussi l'art. « History of catecholamine research » du Wikipédia anglais (sans équivalent dans Wikipédia français) pour un complément sur la découverte de l'adrénaline (une catécholamine).

44. Craig Spence, *Accidents and Violent Death in Early Modern London 1650-1750*, Woodbridge (Suffolk), The Boydell Press, 2016, p. 12-13 et 209. Curieusement, Spence classe la littérature scientifique dans le groupe normatif, alors qu'elle m'apparaît plutôt relever du second ou du troisième niveau.
45. On pourrait y inclure les historiques publiés par les associations régimentaires.
46. Joseph Conrad, *La ligne d'ombre*, trad. de Florence Herbulot, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Folio», 2010, p. 67.
47. BAC, RG9 III-B-1, boîtes 1039 à 1043 et 1238-1239, Canadian Record Office (Londres), «Circumstances of death & missing», dossiers n° C-39-4 de 1914-1920 et D-42-5 circa 1918-1919. Du fait de la prolongation excessive de la fermeture de Bibliothèque et Archives Canada et des règles sanitaires byzantines et outrancières depuis la réouverture de la mi-novembre 2020 – le courage administratif est chose du passé plus que la valeur militaire –, je n'ai pu consulter toute la correspondance qui semble liée à l'élaboration des registres. Le sondage rapide que j'ai dû faire montre que ces dossiers contiennent surtout des fiches de transmission de rapports venant des unités envoyées au «3^e Échelon», services de l'Adjudant-général adjoint en Grande-Bretagne, sur les circonstances de décès de *tous* leurs hommes morts au combat, blessés mortellement ou portés disparus. Malheureusement, les fiches de transmission ne sont qu'exceptionnellement accompagnées des rapports eux-mêmes, et celui que je cite ci-bas constitue une exception. Il est toutefois évident que l'enquête devient systématique à compter du printemps 1918, ce qui, malheureusement, laissait peu de chances de recouvrer de l'information sur les morts de 1915-1916.
48. BAC, RG 9 III B1, boîte 1238, dossier O.S. D-43-5, vol. 2, «Death Reports Circumstances», 9th Brigade CFA, transmis par le lieutenant-adjudant de la brigade le 31 octobre 1918.
49. BAC, Registre 75, fiche 635. Je souligne.
50. Thomas W. Laqueur, *The Works of the Dead: a Cultural History of Mortal Remains*, Princeton, Princeton University Press, 2015, p. 398. Publié en français par Gallimard en 2018.
51. *Ibid.*, p. 397.
52. Notamment à la p. 449 et suiv., le début du long chapitre sur la Première Guerre mondiale.
53. Bibliothèque et Archives Canada (BAC), Registres des circonstances de décès (en ligne), registre 204, image 469. Explication similaire de l'absence de détails dans la fiche du soldat James Grant Karn, matricule 270530, registre 200, image 93: «As most of his Company became casualties during the attack further details of the actual circumstances of his death are not obtainable.»
54. Et encore registre 201, image 109, décès du soldat J.P. Kennedy: «He went forward with his Company in an attack on the enemy's position, and after the action was reported "missing". Searching enquiries have failed to elicit any further information concerning him.» Expression équivalente dans le registre 200, image 733: «all enquiries as to what ultimately befel him have proved futile». Les dossiers des boîtes 1039-1043 et 1238-1239 *op. cit.* contiennent les traces de nombreux échecs à obtenir de l'information. Par exemple, BAC,

RG9, III B1, dossier O.S. D-42-5, vol. 2, lettres du 30 mai et 3 juillet 1918 sur l'impossibilité de rejoindre le subalterne commandant le matricule 895262 soldat A.O. Hunt, 50^e Bataillon.

55. BAC, registre 203, image 329: «he was blown up by an enemy shell explosion». Ici comme partout ailleurs dans cet article, lorsque les citations sont traduites, ce sera le fait de l'auteur.